

voulons avoir. Désormais je me tiendrai pour contente si vous m'accordez la grâce de ne pas vous offenser. Je serai contente si je réussis à vous contenter.

ANDRÉ LEPAS.

(*Légendes et Contes*, Lecoffre, édit.)

SUR LA MORT DE MON ENFANT

I

Lorsque, pour la première fois, je repassai par le jardin, buisson et petit ruisseau se mirent à gazouiller gaîment dans la vallée.

Les fleurs élevaient furtivement leurs têtes curieuses au-dessus du gazon : les papillons aux couleurs variées s'élançaient, courant aux nouvelles.

Le coucou lui-même, perché sur une branche, semblait s'apprêter au jeu, et l'arbre, rompant enfin son silence : " Pourquoi donc viens-tu seul aujourd'hui ? "

Et comme je restais muet, un frisson étrange agita sa tête sombre, et j'entendis un murmure de voix : l'oiseau, les fleurs et l'arbre se parlaient.

Des pleurs brillaient sur le gazon ; à travers la vallée, à cette heure silencieuse, les sources coulaient en gémissant, et moi, je versais des larmes parties du fond du cœur.

II

Les horloges au loin sonnent les heures, la nuit est déjà profonde, la lumière de la lampe jette un triste éclat ! Ton petit lit est prêt.

Les vents seuls viennent se heurter en gémissant contre la maison : nous sommes assis, solitaires, dans la chambre et, souvent, nous regardons dehors.

O mon enfant, il semble que je m'attends à t'entendre frapper doucement à la porte, comme si tu t'étais seulement égaré, comme si tu allais revenir fatigué près de moi.

Malheureux et sots que nous sommes, c'est nous qui errons encore, au milieu des ténèbres et de la crainte, — toi, tu es depuis longtemps entré dans la maison.

III

Là-bas, l'ombre est profonde, tu dors d'un paisible repos, le bon Dieu te couvre d'un vert gazon.